

«*Ma sœur Lagrave nous dit à 4 heures, « au moins si on pouvait entendre le prédicateur, il nous encouragerait. » Je lui demandai pour chanter des cantiques à la Ste. Croix, cela nous fit passer le temps et nous encouragea à unir nos voix à celle de notre Sauveur. Le 5 qui était le dimanche, nous avons été retardés à la rivière du Moine; nous n'avons pas eu le bonheur du dimanche précédent, les chapelles étaient trop éloignées pour aller entendre une messe; après avoir dit notre office, notre mère demanda aux voyageurs s'ils voulaient faire le chemin de la croix avec nous, mes sœurs Lafrance et Lafrance chantèrent un couplet du cantique, *Au sang qu'un Dieu va répandre* et une strophe du *Stabat Mater* à chaque station, et moi, je chantaient la croix de place; je vous assure que c'était assez attendrissant de voir la croix honorée dans un bois où probablement, elle ne l'avait jamais été. Le pauvre Baptiste dont ma sœur Lagrave a parlé, était bien malade, et nous ne pouvions lui donner tous les soins que son état demandait; il est pénible à une sœur de la Charité de voir un moribond sans pouvoir lui procurer les secours spirituels et corporels, de le voir couché sur la terre humide, exposé au mauvais temps; je vous assure qu'à Montréal on ne connaît pas la misère des voyageurs.*

«*Je ne crois pas avoir le temps d'écrire à ma chère mère assistante et à mes chères sœurs, il n'est pas facile d'écrire dans un voyage comme celui-ci; mais je suis avec elles depuis le matin jusqu'au soir, je les vois tous les jours en esprit dans leurs offices, à la communauté, au réfectoire, à la sacristie et à la Ste. Table; je suis bien persuadée qu'elle font la Ste. Communion pour nous très-souvent, car j'en ressens les effets tous les jours, et je vous en remercie toutes.*»

«*Nous bonnes sœurs n'ont pourtant pas perdu leur gaieté au milieu de leurs peines et de leur misère. Elles en prennent même sujet de s'égayer comme on peut le voir par cette petite description aussi curieuse que spirituelle:*

«*J'ai promis avant mon départ de vous écrire tous les accidents qui arriveraient à ma sœur Lagrave; elle serait une bonne voyageuse si elle ne pesait pas tant et s'il n'y avait pas de portages à faire; les voyageurs nous mettent des bouts d'arbres secs pour nous débarquer; mais c'est tout-à-fait drôle de les voir quand la grosse sœur débarque, ils tiennent le bois chaque bout, ils le soutiennent avec leur aviron, et quand elle est passée ils disent que les autres n'ont pas besoin de craindre, qu'il n'y a pas de danger que le bois se rompe.*»

«*Celle qui va parler maintenant, toute souffrante qu'elle est, sera facilement reconnue par sa gaieté, même au milieu de ses souffrances; il n'y paraîtra rien.*

«*Que vous dirai-je? dit-elle en commençant. Je ne puis ramasser mes pauvres idées. Je crois que le gros vent les emporte sur le lac Huron. (Elle écrit le 12 mai, détenue sur une pointe du lac.) Je suis assise à plat sur le rocher, la tête me tourne, le cœur me palpite et en cet état comment voulez-vous que je vous dise quelque chose de suivi. C'est égal, je vais toujours parler de travers ou de long.*

«*Je vous dirai en premier lieu que le voyage est très pénible. Je m'attendais à tout cela, mais voir les choses en spéculation et en venir à l'épreuve sont des choses bien différentes. Cependant le bon Dieu me fera la grâce. J'espère, d'aller jusqu'au bout; nous n'avons plus que trois portages difficiles à faire, les autres sont très nombreux, mais ils sont petits; . . . . . Nous n'avons presque pas dormi, notre mère et moi, depuis notre départ; nos deux jeunes sœurs s'en acquittent assez bien, ma sœur St. Joseph surtout, car elle dort la nuit et le jour. Nous avons presque toujours eu du mauvais temps jusqu'à ce jour, quand il ne pleut pas nous avons toujours vent contraire, ce qui retarde beaucoup notre marche; ensuite quand il faut camper nous sommes ordinairement pénétrés par la pluie, ou transis de froid, nous faisons un grand feu, il est vrai, mais pendant qu'un côté brûle l'autre gèle; on dresse de suite la tente, on étend une toile cirée, une couverture pardessus et voilà le lit fait; jugez si on y est fraîchement, surtout quand il a plu toute la journée; quand il pleut la nuit, ce qui arrive fréquemment, notre maison de toile ne nous met pas beaucoup à couvert des injures de l'air, l'eau entre partout de manière que nos harpes de dessus et de dessous se trouvent toutes mouillées; pour moi il est rare que je me déshabille, par ce moyen je n'ai que ma cepe de mouillée; nous nous couchons ordinairement à neuf heures et demie, et nous nous levons à 3 ou 4 heures selon le temps qu'il fait.*

«*Notre nourriture consiste en bœuf salé, en jambons, en beurre, en saucissons, du poivre et du sel, du thé au sucre fin, sans lait bien entendu, et biscuit. Si nous avons de la misère, nous avons aussi bien du plaisir, surtout aux repas; M. Doré est l'homme qu'il faut pour de semblables voyages. Il sait tenir le bon ordre et réjouir ses gens de la manière la plus charmante; pour nous il nous a quel-quesfois fait bien rire, il est toujours gai et content comme si tout réussissait, il est rempli d'attention et de complaisance pour nous; il vous parlera sans doute beaucoup de moi, car sur la grève comme chez nous je suis toujours sur le tapis. Tous les voyageurs m'appellent la grosse sœur mauvaise, parce que je les sermonne beaucoup, surtout les jureurs; cependant nous n'avons qu'à nous louer de leur conduite à notre égard, ils sont polis et complaisans autant qu'on peut le désirer; ils disent le chapelet avec nous dans le canot, et le soir nous les réunissons à la porte de notre tente pour faire la prière et le mois de Marie; sauf quelques sacres et quelques chansons un peu croassilleuses, le reste va bien; . . . . Il faut aussi que je vous dise la vérité, car si je ne le fais pas d'autres ne manqueront pas de le faire,*

«*Je pense que vous attendez cette nouvelle avec impatience, vous le devinez sans peine, car vous me l'avez bien prédit: eh bien, c'est que j'ai eu le plaisir de tomber, c'est toujours un plaisir quand on ne se fait pas mal. M. Doré vous racontera le reste. . . . . Malgré cela le bon Dieu me fait des grâces que je ne mérite pas et dont je suis confuse; je me sens toujours pleine de courage pour exécuter la sainte volonté du Seigneur, dut-il m'en coûter encore davantage; j'ai embrassé la Ste. Croix et je veux la porter jusqu'à la mort s'il le faut; au reste je ne fais rien de plus que ce qui nous est dit dans notre sainte règle, si la parcelle qui m'est destinée est plus grosse, tant mieux.*

«*Il ne nous est arrivé encore aucun accident fâcheux; les portages sont quelques fois longs et fatigans surtout pour moi, quand il faut monter des montagnes ou se faire un chemin à travers les branches; passer des ravins sur des arbres secs et pourris, je vous assure que ce n'est pas toujours drôle; si les portages ne me fatiguaient pas tant, on dit que je suis la meilleure voyageuse du monde, car je n'ai pour de rien, excepté des serpens; sur les rochers où nous campons aujourd'hui, nos hommes ont tué 4 serpens, ils en ont vu plusieurs autres qu'ils n'ont pu tuer. C'est la deuxième fois que nous campons avec les serpens et les coléuvres; hier au soir c'était avec les crapeaux, ils venaient sauter sur notre tente, mais nous avions pris nos précautions pour qu'ils n'entrassent pas; nos pauvres hommes ont été bien incommodés.*

«*Je reviens à notre voyage. M. Doré a une grande crainte de moi à cause de ma grosseur, et comme il voit que je ne suis pas peureuse, il me laisse dans le canot pour sauter quelques rapides qui ne sont pas trop dangereux; je trouve cela plus agréable que de marcher. Notre chère sœur Lafrance n'est pas tout-à-fait aussi brave, car quand nous traversons de gros courans qui malgré la force de 14 hommes emportent le canot de l'autre côté de la rivière la chère sœur en est toute ratatinée. Hier nous sautâmes plusieurs rapides assez dangereux; nos voyageurs nous aient des cris de joie, ce qui me plaît beaucoup, car cela les anime au travail; moi je ne criais pas, mais je riais de tout mon cœur, tandis que nos jeunes sœurs étaient toutes courroucées et pâles de frayeur.*

«*Je vous ai dit, en commençant cette lettre, que j'avais la tête à l'envers, à présent ce sont les pieds. J'ai eu le malheur de faire une chute, en embarquant dans le canot: le pied gauche m'a glissé entre deux roches et tout le poids de mon gros corps dessus; la douleur fut si vive que je croyais l'avoir cassé en plusieurs pièces, 2 hommes ont été obligés de me relever et de me porter dans le canot, cet accident n'est arrivé le 13 et depuis ce temps là je souffre des douleurs bien sensibles; malgré tout cela je n'ai pas perdu le courage et j'ai remercié le bon Dieu de cette portion de la Ste. Croix dont il daignait me faire part si c'est sa sainte volonté que j'aille jusqu'au bout il me donnera le courage et la force nécessaire pour y arriver et pour accomplir son œuvre. Nous serons à peu près huit jours sans faire de portages, mais ils seront bien pénibles, j'espère que le bon Dieu voudra bien me faire la grâce d'être guérie pour ce temps là. Je désirerais beaucoup écrire à notre père et à quelque-une de mes chères sœurs, mais la position où je suis obligée de me tenir m'empêche de le faire, j'écris tout le reste-ci à moitié couchée; je ne sais si vous pourrez la lire, je veux seulement vous prouver ma bonne volonté.*»

«*Mais ce que j'ai de plus cher et ce qui ne s'effacera jamais de mon cœur, c'est le souvenir de mes chères et bien-aimées sœurs, je les ai toujours présentes à l'esprit, ce n'est qu'en l'absence que l'on comprend combien on s'aime, je vous baise et vous embrasse toutes, mes très chères sœurs, de l'affection de mon cœur, j'espère vous écrire mieux et plus en détail dans un moment plus heureux. J'oubiais de vous dire que le jour où je me dressais le pied, nous avons couché au fort de la Cloche; M. Cameron nous a reçus avec toute la politesse possible, nous avons trouvé un bon feu dans une petite maison du fort ce qui nous fit très bien, car nous en avions très grand besoin. Aussitôt que je fus couchée, je reçus la visite de plusieurs métisses et sauvagesses, vous ne sauriez croire le plaisir que j'éprouvai, je baisai les mères et les enfans, je me croyais déjà à la Rivière Rouge au milieu de mes chers sauvages; elles paraissaient très attendries de me voir souffrir; nous partîmes le lendemain à 4 heures et elles vinrent encore nous reconduire jusqu'au rivage.*

«*Je ne puis continuer, car je souffre et je suis gelée.*»

## NOUVELLES RELIGIEUSES.

CANADA.

«*La procession.*—La belle fête qui se préparait hier avec plus de pompe et de solennité que jamais, a été interrompue par le mauvais temps. La pluie qui tombe presque consécutivement depuis près d'un mois n'a pas fait exception hier, en faveur d'un aussi grand jour comme l'est pour les catholiques celui de la procession de la Fête-Dieu. La cérémonie a eu lieu dans l'église à l'issue du service divin. Une foule immense de fidèles assistaient dans le plus grand recueillement. Le dais était suivi par son honneur M. le juge Rolland, l'honorable procureur-général, le barreau, les notaires en corps, qui, cette année, étaient en bien plus grand nombre que dans les années précédentes.

DAVIERE.

«*Le comte Alexandre Butler-Clonough, jeune officier bavarois, avait reçu une invitation d'un parent éloigné, vieux et sans héritier. Ce parent qui était très riche et protestant, avait pris le jeune homme en affection, et avait résolu non-seulement de le nommer son héritier, mais de lui assurer de*